

Berlin, 28 juin.
Une ordonnance royale, au sujet de la distribution des drapeaux aux trois corps d'armée nouvellement formés depuis l'annexion, qui doit avoir lieu le 3 juillet, dit : « J'ai résolu de donner pour l'anniversaire de la bataille de Königgratz, des drapeaux aux nouveaux corps d'armée avec la confiance que ces corps tiendront toujours en grand honneur les bannières qui leur seront confiées, et qui les conduiront à travers toutes les vicissitudes de l'avenir au salut de la patrie et à la gloire de l'armée. »

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 27 juin.
La cérémonie d'inauguration de l'Exposition universelle avait eu lieu, vous vous le rappelez, avec une pompe relativement modeste : on eût dit, que l'on ouvrait l'exposition prématurément, et en effet tout n'était pas terminé, parce que l'on craignait que si l'on tardait encore la guerre ne vint à éclater et ne fit ajourner cette solennité.

Au contraire, la fête du premier juillet sera célébrée avec éclat. L'Empereur et tous les souverains ou princes présents à Paris s'y rendront en costume de gala, et le lieu de la musique, Rossini a composé exprès pour la circonstance l'hymne de la paix.

Depuis plusieurs jours on parle vaguement d'une mésintelligence assez marquée qui existerait entre la France et la Prusse; la cause ou plutôt le prétexte serait le refus fait par la Prusse de se conformer à la lettre et à l'esprit des derniers traités conclus par elle. L'Autriche de son côté commencerait à élever des objections contre l'interprétation de ces traités. Or, comme cette situation n'est pas bien nette, on attend avec quelque impatience le discours que l'Empereur prononcera probablement avant la proclamation des récompenses. On ne doute pas qu'il ne soit pacifique : mais il y a des mesures jusque dans la manière dont les espérances de paix seront formulées, et l'on craint qu'elles ne soient pas tout à fait explicites.

L'idée d'une dissolution de la Chambre fait du chemin; mais il faut dire aussi qu'elle rencontre des contradicteurs et ce n'est pas seulement parmi les journaux exclusivement voués à la défense de la politique impériale. Plusieurs écrivains de l'opposition soutiennent qu'une dissolution est inutile et que l'on a tort d'accuser le Corps législatif de tendances réactionnaires et de célébrer les intentions libérales du gouvernement. Ils prétendent que cette distinction est complètement fautive, que l'accord n'a jamais cessé d'exister entre les deux pouvoirs exécutif et législatif et que dès lors il est déplacé d'attribuer à l'un des mérites que l'on refuse à l'autre.

D'un autre côté, il y a des gens qui affirment que le gouvernement et les députés eux-mêmes auraient tout intérêt à faire immédiatement les élections générales afin que les adversaires du gouvernement ne puissent pas se servir des nouvelles franchises de la presse pour combattre ses candidats.

A la Bourse on causait de nouveau aujourd'hui de l'éventualité d'un emprunt qui, s'il était décidé, rendrait inutile l'émission des cent millions de bons du trésor proposée au Corps législatif.

On reçoit toujours des dépêches, confirmant l'existence de l'ex-empereur Maximilien. Le général Lopez qui l'a trahi n'est pas parent du maréchal Bazaine; mais il est vrai qu'il avait été décoré de la Légion d'honneur par le maréchal Forey.

L'encaisse de la Banque dépasse 884 millions.

L'amiral Tegethoff, le vainqueur de Lissa, dînait avant-hier aux Tuileries; il revient d'Amérique.

On ne sait pas encore si ce sera M. J. Favre qui défendra Berezowski, ou bien M. Emmanuel Arago; mais on dit qu'il sera assez bien rétabli pour prendre part à la discussion du budget.

CR. CAROT.

Paris, 28 juin.
Les questions politiques de l'extérieur et de l'intérieur présentent en ce moment un égal intérêt; quelques docteurs Tanti-Pis prévoient dans un avenir peu éloigné un nouveau conflit entre la Prusse et la France; puis une phase périlleuse de la question romaine, et à l'intérieur une crise parlementaire. Nous ne saurions pour le moment affirmer d'une manière absolue ce qui doit nous préoccuper le plus des futurs événements extérieurs ou des modifications éventuelles dans les rapports de nos pouvoirs publics, car nous ne connaissons pas les intentions du Gouvernement auquel appartient l'initiative des faits; mais il nous semble que nos intérêts intérieurs doivent primer tout. Il est possible que le Gouvernement français soit résolu à s'opposer de concert avec l'Autriche et peut-être aussi l'Italie, à la fusion de la Confédération du Sud dans la Confédération du Nord, et nous voulons bien admettre qu'il s'opposera à toute nouvelle usurpation de l'ambition prussienne. Ce sont là les secrets de la diplomatie et nous n'avons pas la prétention de les pénétrer.

Au contraire la question intérieure est toujours actuelle; elle est à la portée de tous, parce qu'il n'est personne qu'elle ne doive intéresser. On s'occupe donc en ce moment avec une sollicitude toute particulière et des déficits budgétaires produits par l'expédition du Mexique aussi bien que par les préparatifs de guerre du printemps, et de la situation du Corps législatif en face du pays et en face du Gouvernement.

Il est bien évident que le projet de loi sur les crédits supplémentaires, s'élevant à 158 millions, a causé une surprise peu agréable aux députés comme au public. Certaines gens sont allés jusqu'à dire que la Chambre pourrait bien ne pas adhérer à la proposition d'une nouvelle émission de bons du trésor qui n'est pas un ensemble de ressources, mais seulement un expédient. Nous croyons qu'on préjuge mal des dispositions de la Chambre. Elle peut avoir opposé une certaine force d'inertie aux projets de réformes libérales; mais nous ne croyons pas qu'elle fasse acte d'opposition à propos des lois de finances. Le Gouvernement paraît vouloir se soustraire à la nécessité d'un emprunt. A notre avis, ou bien des ressources soit inattendues, soit faciles à prévoir, permettront de combler le déficit, ou bien de plus grands besoins surgiront dans un temps peu éloigné et alors il serait fait un appel solennel au crédit pour subvenir aux dépenses accomplies et à accomplir.

Quant à la dissolution du Corps législatif, l'idée fait du chemin, c'est-à-dire qu'elle est soutenue et défendue avec une égale vivacité. Il y a deux sortes de raisonneurs qui demandent la dissolution: les uns ne peuvent pardonner à la Chambre d'avoir perdu beaucoup de temps, d'être plus conservatrice que le pouvoir, d'avoir refusé de discuter la loi sur la presse, et proposent un appel à l'opinion; les autres s'appuient sur des considérations bien différentes: le pays est calme en ce moment, disent-ils, la presse est bridée et l'on ne craint pas ses écarts; il serait utile de recomposer une Chambre dont les membres auraient un mandat de six années, et l'on échapperait à l'échéance électorale de 1869 qui pourrait réserver bien des déconvenues.

Il y a également des raisons bien différentes que l'on fait valoir pour combattre la dissolution: selon les uns, il vaut mieux que les élections soient ajournées jusqu'en 1869 pour que les idées libérales aient le temps de conquérir un plus grand nombre d'adhérents, et que, la liberté relative de la presse aidant, il puisse entrer au Corps législatif un plus grand nombre de candidats de l'opposition; les autres, et parmi eux, surtout ceux qui ne sont pas assurés de garder la position acquise, disent, qu'une dissolution serait un acte de défiance envers la Chambre et

le pays, un désaveu des mérites reconnus aux candidats officiels; qu'elle provoquerait dans le pays un trouble, une agitation que le législateur n'a voulu laisser se reproduire que tous les six ans, etc., etc. Les bonnes raisons, vous le voyez, ne manquent ni d'un côté ni de l'autre; tout dépend du point de vue où l'on se place.

Les députés étaient convoqués à une heure dans les bureaux pour l'examen d'une demande d'interpellation déposée par l'opposition. On sait que la gauche propose qu'il soit fait dans toutes les communes une enquête sur la réorganisation de l'armée. J'entends dire que les bureaux ont repoussé cette demande; nous aurions été surpris du contraire. M. Picard a dit que cette demande était un dernier hommage au droit d'interpellation; veut-il déclarer par là que l'opposition renoncera désormais à solliciter de la Chambre l'exercice d'un droit que la majorité considère comme inutile ou dangereux.

On croit que la discussion générale du budget ne pourra pas commencer avant mardi, puisque c'est lundi qu'a lieu la grande fête de l'industrie. Cette semaine n'aura donc été remplie que par des travaux de peu d'importance.

Le rapport de M. Nogens-St-Laurent est vivement critiqué; voici ce qu'en dit M. Prévost-Paradol: « Nous souhaiterions qu'il fût effacé de la collection de nos documents publics et de la mémoire de tous. Mais il survivra malheureusement à nos débats éphémères comme un monument curieux de l'affaiblissement de l'esprit politique en France. » C'est la presse qui se venge des regrets que M. Nogens-St-Laurent accorde au passé, qui est pour lui le bon vieux temps.

On dit que dans le cas où la dissolution du Corps législatif serait prononcée, son règlement serait aussi complètement remanié.

A la Bourse on paraissait généralement convaincu que les bruits d'emprunt immédiat ne sont plus fondés. Pourtant il y a des tendances à la baisse; peut-être sont-elles motivées parce qu'on dit des notes échangées entre Paris et Berlin; on répétait aussi que les troupes prussiennes ne se hâtent pas d'évacuer le Luxembourg.

M. Jules Favre a plaidé aujourd'hui à la première Chambre civile.

CR. CAROT.

MIGUEL ISCARIOTE LOPEZ

Les plus récentes nouvelles du Mexique donnent à espérer que l'Empereur Maximilien a été rendu à la liberté et qu'il a pu gagner le territoire des Etats-Unis en attendant qu'il puisse s'embarquer pour l'Europe. Nous ne marchanderons pas au président Juárez l'éloge que mérite cette conduite généreuse. Puisse-t-il en agir de même avec les généraux impérialistes, avec les Mexicains qui ont pris parti pour le gouvernement tombé, avec les résidents de France et d'Europe ?

Quoi qu'il en soit, on lira avec intérêt les détails suivants sur la reddition de Queretaro, que nous trouvons dans le *Courrier des Etats-Unis*:

« Les renseignements les plus précis que nous avons sont contenus dans une correspondance de Saltillo, en date du 26 mai. Jusqu'au 7 mai, les impérialistes n'avaient cessé de harceler les assaillants et de les tenir en échec; on a compté jusqu'à quinze sorties, et dans tous les engagements partiels, les résultats obtenus avaient été favorables aux insurgés. Du 7 au 15, il ne s'était rien passé d'important; il semblait qu'après avoir tant l'ennemi sur tous les points, on eût résolu de ménager toutes les forces et de les condenser pour un grand effort; et en effet, une attaque générale contre l'armée assiégée avait été résolue pour le 15 au matin.

Les plans étaient concertés, les ordres donnés, et chacun avait confiance dans le succès; si les libéraux n'étaient pas mis en pleine déroute, au moins comptait-on les contraindre à lever le siège. C'est à ce moment suprême qu'il s'est trouvé un misérable pour déjouer tous ces plans et amener la ruine de celui qui avait placé en lui son affection et sa confiance. Ce héros d'ingratitude est le colonel Miguel Lopez, qui avait été autrefois commandant de place à Chapultepec et gouverneur du château, puis colonel du régiment de cavalerie de l'impératrice.

Il commandait l'escorte de la princesse. Il était l'ami intime de Maximilien, qui l'avait comblé de faveurs et était le parrain de son fils. Il était oncle par alliance du maréchal Bazaine et avait, par des actes de véritable valeur militaire, obtenu la décoration de la Légion d'honneur. Tel est l'homme qui s'est vendu pour trois mille onces d'or, et avec lui les hommes et la cause auxquels il devait son élévation et sa fortune.

Plusieurs jours avant le 15, Lopez avait eu des communications secrètes avec le général juariste. Velez Escobedo avait connaissance du complot; mais il était loin de prévoir l'étendue des résultats qu'il devait avoir. Il a été le premier étonné que la forteresse considérée comme inexpugnable de la Cruz ait été prise sans coup férir par une poignée de 200 hommes, et c'est alors qu'il a fait entrer dans la ville un corps de troupe commandé par le colonel Palacios. C'était au milieu de la nuit; la surprise a été complète. Les soldats dormaient à côté des armes en faisceaux, sur la foi de la citadelle vigilante qui avait cessé de les protéger.

La lente de Maximilien a été enveloppée, et l'Empereur, éveillé l'un des premiers, a été sommé de se rendre. Il s'est avancé la tête haute et l'épée à la main, il a déclaré qu'il était prêt à la remettre entre les mains du commandant en chef.

Escobedo, qui était à une lieue de distance, a été mandé, et, à son arrivée, a reçu l'épée de l'Empereur. Il n'y pas eu de combat, pas un coup de fusil de tiré: la citadelle de la Cruz, qui était la clé de la ville, a été livrée aux assiégeants par l'officier même qui était chargé de la défendre.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Nous, Préfet du département du Nord, Commandeur de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur.

Vu le rapport en date du 25 de ce mois, par lequel MM. les Ingénieurs des ponts-et-chaussées font connaître que les travaux à exécuter pour la restauration de la chaussée du chemin de grande communication n° 9 entre le Blanc-seau et Roubaix, seront prochainement entrepris;

Considérant qu'il convient de prendre des mesures pour faciliter l'exécution de ces travaux et prévenir les accidents

Arrêtons :

Art. 1. La circulation des voitures sera interrompue du 1 au 31 juillet prochain sur le chemin n° 9 entre le Blanc-seau et Roubaix pour l'exécution des travaux susmentionnés.

Pendant l'exécution des travaux, les voitures se dirigeront de Mouveaux vers Roubaix devront passer par Tourcoing.

Art. 2. M. l'ingénieur en chef du département est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera également adressé à MM. les maires de Roubaix, Tourcoing et Mouveaux.

Fait à Lille, le 26 juin 1867.

Signé : L. SENGIER,

Pour expédition conforme, Le Secrétaire général, Signé : DE LA JONQUIÈRE.

Pour copie conforme, Le Maire de Roubaix, J. LAGACHE, adj.

Il y a deux jours, le pont de Croix s'est effondré sous le poids d'un camion chargé de pierres qui s'y trouve encore à moitié engagé dans l'eau. La circulation est donc complètement interdite de ce côté.

Par ordonnance du 22 courant, les assises du département du Nord, pour le 3e trimestre de 1867 s'ouvriront à Douai le lundi 5 août prochain, sous la présidence de MM. Darniaux et Desmoutiers, conseillers à la cour de Douai.

Par décision de M. le ministre de l'instruction publique, en date du 24 courant, les vacances ont été fixées dans tout le ressort académique de Douai, pour la sortie, au jeudi 8 août, et pour la rentrée au lundi 7 octobre.

La Situation publie les lignes suivantes :

« Depuis longtemps le commerce se plaint de la lenteur avec laquelle la Banque de France procède à l'établissement des succursales dans les départements.

« Nous pourrions citer cinquante ou soixante villes commerçantes qui, à la fin de l'année, n'avaient pas encore de succursales; nous ne nommerons que les plus importantes : Périgueux, Roubaix, Tourcoing, Montauban, Saint-Nazaire, Cette, Cognac, Alençon.

« Le commerce est sérieusement intéressé à l'établissement de succursales nombreuses, car dès qu'une succursale est installée dans un département, le taux de l'argent y diminue ainsi que le taux de change.

« La Banque réalise des bénéfices assez considérables pour qu'on puisse lui demander d'en consacrer une faible partie à l'établissement de succursales dans les départements qui en sont encore privés et dans les villes qui ont une importance commerciale incontestable. »

Le dividende du premier semestre de l'année 1867 de la Banque de France est fixé à 58 fr. par action.

Le dividende du précédent semestre avait été de 76 francs.

Voici la marche que suivront les processions du Saint-Sacrement :

Paroisse Saint-Martin. — Rues de l'Abbaye, Pellart, Pauvrière, Grande-rue, place Saint-Martin, rue du château, rue de l'Union et rue Neuve.

Paroisse Notre-Dame. — Rues des Lignes, Nain, de l'Hospice, du Grand-Chemin, de l'Alouette, du Chemin de fer et retour par la rue des Lignes.

Paroisse Sainte-Elisabeth. — Rues de Lannoy, chemin du Pile, Trois-Ponts, Pont Rouge et retour à l'église par la route de Lannoy.

CHEMIN DE FER DU NORD.

A l'occasion du concours d'orphelins, la Compagnie du chemin de fer du Nord a l'honneur d'informer le public qu'elle organisera, au départ des stations ci-dessous, un train spécial à prix réduit à destination de Paris :

DÉPART : MERCREDI 3 JUILLET 1867,

Arrivée à Paris : Jeudi 4 Juillet, à 4 h. 15 minutes du matin.

DÉPART DE PARIS (au retour) MARDI 9 JUILLET, à 11 heures 45 minutes du soir.

Mouscron, départ mercredi 3 à 702 soir.
Tourcoing, » » » 7 28 »
Roubaix, » » » 7 38 »
Baisieux, » » » 4 42 »
Ascq, » » » 4 54 »
Lille, » » » 8 25 »
Seclin, » » » 8 45 »
Carvin, » » » 9 01 »
Leforest, » » » 9 16 »
Quiévrain, » » » 6 17 »
Blanc-Misseron, » » » 6 23 »
Valenciennes, » » » 8 30 »
Raismes, » » » 8 30 »
Wallers, » » » 8 41 »

— Toi, nous allons te rôti comme un veau aussitôt arrivés.

— Je n'en crois rien, mon bonhomme ! Tiens, vieille carcasse, comment trouves-tu cela !

Avant même que sa victime eût pu deviner son intention, Jim avait épaulé sa carabine et fait feu. La balle perça de part en part la poitrine du vaurien. Ce dernier fit un mouvement spasmodique; un soupir strident siffla à travers ses dents, et il tomba sur la face, inondé du sang qui coulait à flots de sa blessure.

« En tous cas, ce ne sera pas encore toi qui feras rôti Jim Peterson, observa judicieusement le coureur des bois en rejetant sa carabine en bandoulière.

— Oh ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ! exclamèrent les colons en poussant des cris frénétiques.

— Allons ! allons ! il faut en découdre ! Vous étiez si curieux de voir Mac Gable... Vous avez une belle occasion, à présent. Si vous aviez tenu compte des avertissements de l'Ange et des miens, vous ne seriez pas dans la rude passe où nous voilà. Allons ! ne touchez pas aux râmes, ça ne servirait à rien, nous voilà enfoncés dans la vase. Allons ! allons ! branle-bas de combat !

En un clin d'œil, la rive devint noire de sauvages; la terre semblait vivante, tant ils étaient nombreux. Une clameur

formidable, formée de mille cris horribles qui aurait glacé de terreur l'âme d'un démon, retentit dans les airs, et toute cette masse mouvante, se jetant dans l'eau peu profonde, se dirigea vers le bateau. Une décharge générale de nos colons eut à peine le pouvoir d'arrêter un moment sa marche, tant le nombre et la force des agresseurs étaient supérieurs à ceux des assiégés. Les Indiens avançaient donc, poussant des cris bizarres et horribles, semblaient à ceux des fous. Bientôt le bateau fut envahi de toutes parts. Ce n'était pas un combat, c'était un massacre dont le seul récit attendrirait le cœur le mieux aguerri.

Peterson, saisissant Marianne à bras-le-corps, allait se précipiter dans l'eau avec son précieux fardeau. En ce moment, les Indiens ayant riposté à la décharge des blancs la pauvre enfant fut atteinte d'une balle. Le coureur des bois sentit Marianne tomber dans ses bras; en même temps, un filet de sang chaud inonda ses mains. Il baissa la tête, et regardant avec effroi la figure pâlisante de sa compagne, il vit ses beaux yeux bleus se fermer lentement et sa tête retomber lourdement en arrière.

« Jim, je me meurs, dit-elle; que le ciel vous bénisse pour les efforts que vous avez tentés pour me sauver. Portez l'expression de mon amour à Russel, à mon

père, à ma pauvre mère. Adieu, Jim, adieu. Encore une fois, que Dieu vous bénisse...

— Pauvre enfant, que Dieu te reçoive dans son sein, répondit le coureur des bois en déposant doucement dans la cale du bateau, en dépit de la scène de carnage qui les entourait, du moins tu as échappé à l'infâme passion de ce misérable Mac Gable.

Peterson remonta rapidement sur le bord du bateau, et, d'un saut presque surhumain, il gagna le rivage et disparut à tous les yeux.

III

LES DEUX ÉCLAIREURS.

C'était encore par une journée de printemps. Un chasseur des frontières cheminait à travers d'épais roseaux de cannes, dans cette partie du Kentucky qu'on appelle aujourd'hui le territoire de Saint-Louis.

Dans les guerres des frontières, les généraux aimaient à employer ces chasseurs, qui ne constituaient pas la partie la plus dédaignée de leur contingent. Ces coureurs de bois, en effet, étaient les hommes les plus déterminés, les plus entreprenants, les plus courageux, partant les plus utiles que le nouveau monde ait ja-

mais produits. Nous pourrions en citer par vingtaines dont la carrière n'est qu'une longue suite d'actions d'éclat dont une seule suffirait pour illustrer la vie d'un homme.

Pendant une période de près d'un demi-siècle, les vallées de l'Ohio, de la Sciota, du Miami, du Mad, et de plusieurs autres rivières, furent continuellement visitées par ces héros qui ordinairement marchaient seuls, quelquefois à deux ou trois, rarement plus. Leur seule consigne était d'épier les tribus indiennes hostiles. Les Shawnees; ces guerriers vindicatifs, formaient une grande et puissante nation par elle-même, qui avait tellement agité et tourmenté les autres peuplades et les colons du voisinage, qu'il ne fallait rien moins qu'une vigilance continuelle pour se tenir à l'abri de leurs attaques. Maintes fois le gouvernement central avait été obligé d'envoyer des forces imposantes pour garantir la frontière et protéger les colons contre le couteau ou le tomahawk de ces canibales. Les résultats désastreux de plusieurs campagnes entreprises contre eux n'avaient fait que prolonger cette guerre déplorable, et le succès final des armes fédérales fut dû beaucoup plus, en définitive, aux prouesses de ces chasseurs de frontières qu'on ne le pense généralement. Leurs artifices de toutes sortes

étaient capables de déjouer les ruses des naturels, et de donner aux blancs toutes les informations nécessaires. Quand les tribus sauvages s'assemblaient dans quelque village en nombre plus grand qu'à l'ordinaire, on était sûr que quelques paires d'yeux surveillaient, de quelque affût, tous leurs mouvements. Ces mortels ennemis des Indiens se déguisaient pour se faufiler parmi eux, ou les suivaient à la piste des journées entières. D'autres fois, ils se cachaient si près d'eux, qu'ils ne pouvaient rôder la nuit sans s'exposer aux plus grands périls.

C'est avec un gaillard de cette trempe que nous allons faire connaissance.

EDWARD S. ELLIS.

(La suite au prochain numéro.)

DENTS depuis 5 francs

VERBRUGGHE

Dentiste

29, rue du Grand-Chemin, Roubaix. — 11, rue Scaerembault, Lille.

Guérison du mal de dents

Paiement après succès.

M. VERBRUGGHE, se rend à domicile et se charge de recommander toute espèce de pièces artificielles.